

Raid du 2^e Escadron du 16^e Régiment de Dragons dans les lignes ennemies

LANCE CONTRE AVIONS

(10 Septembre 1914)

PRÉFACE

13 août 1927.

Monsieur le Président,

Que vous dire en guise de préface à une communication sur les événements qui se sont produits à Montigny-Lengrain du 9 au 11 septembre 1914, sinon l'admiration que m'a inspiré le magnifique courage de l'abbé Saincir et la reconnaissance — que moi, qui lui dois la vie, — je lui garderai toujours au fond du cœur ?

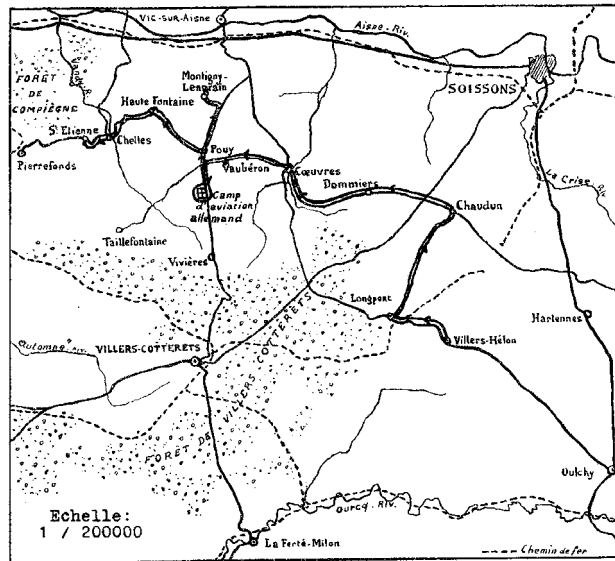
Recueillir un officier français blessé dans un village situé profondément dans la zone de l'armée allemande ; lui donner ses soins et son réconfort avec un dévouement touchant ; le cacher avec le concours d'autres habitants comme le fermier Renaud ; s'exposer calmement et délibérément à de terribles représailles ; se prodiguer de toutes manières dans des circonstances tragiques ; faire face aux officiers allemands, leur tenir tête et forcer leur respect en même temps que devenir l'ardent animateur d'une population désespérée, que de révéler dans le danger un véritable chef, voilà ce qu'a fait M. l'abbé Saincir, curé de Montigny-Lengrain.

Je lui apporte ce témoignage d'un compagnon de Gaston de Gironde, de Guynemer, de tant de héros glorieux ou obscurs : je n'ai jamais vu plus beau pendant la guerre que ce que j'ai vu à Montigny-Lengrain.

Acceptez, Monsieur, les assurances de mes sentiments distingués.

Henri DE KÉRILLIS.

Raid du 2^e Escadron du 18^e Régiment de Dragons dans les lignes allemandes



9-11 Septembre 1914

AVANT-PROPOS

Après la première bataille de la Marne, un des artisans de la victoire, et non le moindre, disait :

— « Plus tard il faudra écrire l'histoire de la guerre racontée par les curés.

Presque partout, ils sont restés au milieu de leurs ouailles, ils ont assumé les responsabilités nécessaires ; donné l'exemple du sang-froid ; ils se sont trouvés mêlés à tout, et ils ont très bien vu parce que leur foi, leur discipline intérieure les ont gardés de la panique et les préparaient à sacrifier tous les biens terrestres.

Ils n'ont songé qu'à sauvegarder d'abord le trésor moral, la solidité des âmes, la confiance, l'espoir quand même.

Partis de si haut, ils sont descendus sans efforts dans les plus humbles devoirs pratiques. »

Ce conseil désintéressé — car il émanait d'un incroyant — a été suivi. Le récit qu'on va lire a été publié *dans ses grandes lignes* par l'auteur dans la « Grande Guerre du xx^e siècle », n^o de décembre 1915, maintenant introuvable. Et, tous ceux qui ont écrit sur le rôle de la cavalerie pendant la guerre, y ont fait de larges emprunts.

Voir : *Une Incroyable Odyssée*, par le Comte Arnault DORIA ; pp. 36 à 52.

Le Rôle de la Cavalerie française à l'aile gauche de la première bataille de la Marne, par J. HÉTHAY, pp. 164 à 177. (Dans ce dernier volume, une faute d'impression a attribué au 22^e dragons le rôle du 16^e.)

IN MEMORIAM...

En bordure de la route qui relie Vic-sur-Aisne à Villers-Cotterets, à 650 mètres et au sud de la Râperie de Pouy, sur les confins des territoires de Vivières et de Mortefontaine (Aisne) se dresse un magnifique calvaire de granit qui domine une plaine immense.

Quel événement commémore-t-il ?

L'inscription gravée dans le bronze, sur la face du socle qui regarde le chemin, va nous le révéler :

A LA MÉMOIRE
DE
GASTON DE GIRONDE
LIEUTENANT AU 16^e R. DE DRAGONS
TOMBÉ ICI EN PREUX
COMME IL LE MÉRITAIT

Tombe d'un officier ? Non, il repose dans le modeste cimetière de Vivières, non loin de ce clocher qui se découpe sur les frondaisons de la forêt.

Banal épisode de guerre, qu'une simple croix semblable à tant d'autres qui parsèment nos champs, eut suffi à rappeler ? — serait-on tenté de penser, — si un court commentaire, frappé en médaille, comme il convient à une citation militaire, n'illustrait la mort de ce preux :

« Commandant un escadron envoyé en reconnaissance au milieu des lignes allemandes, fit dans la nuit du 10 septembre 1914 une attaque héroïque contre un convoi d'aéroplanes qu'il détruisit. » (Citation d'armée).

Cet escadron était le 2^e du 16^e R. de Dragons (1)

Il livra en ce lieu un combat épique qui mérite de figu-

1. C'est un peloton de ce régiment, commandé par le lieutenant Dor de Lastours, qui entra dans Compiègne, le dimanche 13 sept. 1914, après le départ des Allemands, et fut acclamé par la population.

rer dans les annales de la cavalerie française : chevauchée unique dans l'histoire de la grande guerre, si riche cependant en actions d'éclat.

« LANCE CONTRE AVIONS »

Septembre 1914 !

Joffre a lancé son fameux ordre du jour.

De Paris à Verdun, se livre une bataille acharnée.

Le 8, elle arrive à son point mort. La manœuvre de von Klück a enrayé le mouvement enveloppant de Maunoury. A tout prix, il faut que l'aile droite allemande recule. La cavalerie française en l'attaquant sur ses derrières, déclanchera la retraite.

Le 8 septembre, à midi, la 5^e division de cavalerie, commandée par le général de Cornulier reçoit la mission suivante :

« Quels que soient les risques à courir, les pertes à subir, la 5^e division de cavalerie se portera le plus rapidement possible sur les derrières de l'ennemi, dans la région de la Ferté-Milon et fera entendre son canon ce soir (1) sur la rive gauche de l'Ourcq, recherchera les colonnes ennemies en retraite. »

Par une chaleur accablante, la D. C. traverse toute la forêt de Villers-Cotterets et le soir même son artillerie se fait entendre sur le plateau de Troesnes.

L'extrême fatigue des chevaux ne permet plus la moindre manœuvre : il faut bivouaquer au milieu des lignes de communication de l'armée von Klück. Aucune liaison n'est possible avec le commandement.

De Villers-Hélon, le général de Cornulier lance deux antennes ; l'une (demi-régiment Juillié) pour culbuter des convois ennemis sur la route Oulchy-Soissons, vers Hartennes ; l'autre, escadron de Gironde, en découverte sur Soissons.

1. Trois batteries du 61^e R. A.

Le 9, au matin, de Gironde avec le 2^e escadron du 16^e dragons, dont les pelotons sont commandés par les sous-lieutenants Gaudin de Villaine, de Kérillis, de Villelume et Ronin, se dirige de Villers-Hélon par Longpont vers Chaudun qu'il ne peut dépasser, se fait précéder jusqu'à l'entrée de Soissons, par les reconnaissances de l'adjutant Lallemand et du sous-lieutenant Ronin.

Ce modeste escadron de 54 hommes et 5 officiers, à bout de forces, leurs chevaux fourbus, ne pouvait faire plus.

Il se rejette sur la forêt de Villers-Cotterets pour rejoindre sa division, mais elle a disparu, s'est repliée vers la forêt de Compiègne. Au lieu de rencontrer des fractions françaises, Gironde se butte partout à un réseau ennemi qui s'est refermé sur lui, l'a encerclé. Les accès de la forêt de Villers-Cotterets sont tous gardés. Un seul parti à prendre, remonter vers le Nord-Ouest, par Dommiers, gagner la vallée de Valsery.

A la tombée de la nuit, péniblement, l'escadron y parvient. Sa marche est retardée par les cavaliers démontés qui veulent à tout prix suivre la colonne.

Vers minuit, Gironde arrête son escadron à la ferme isolée de Vaubéron. La cordiale hospitalité qu'ils reçoivent de la famille Ferté-Hubert, leur permet de réparer leurs forces. Mais, de Gironde n'oublie pas la situation et communique à Kérillis, son second et son ami, la résolution qu'il a prise de se barricader dans la ferme pour y organiser, selon les circonstances, une embuscade utile ou une résistance désespérée.

A ce moment, le fermier, qui avait aidé au ravitaillement des hommes et des chevaux, informa les officiers qu'un parc d'aéroplanes allemands s'était établi dans la soirée à environ 1.500 mètres de là, à droite et presque en bordure de la route qui conduit de la Râperie de Pouy à Vivières : 8 avions avaient atterri entre 18 et 19 heures et avaient été rejoints vers 22 heures, par un convoi automobile, camions et voitures légères, une douzaine environ. Le silence régnait maintenant sur le campement qu'aucune lumière ne trahissait.

Avec une indicible expression d'enthousiasme, Gironde s'écria : « C'est une occasion » et il fit exécuter rapidement

une reconnaissance destinée à préciser les dires de l'informateur.

Les éclaireurs constatent que le parc s'étend des deux côtés de la route : à droite, dans un champ, les avions ; à gauche, sur l'accotement, les voitures.

L'escadron rassemblé, de Gironde, très maître de lui, explique d'une voix calme, comme s'il s'agissait d'une simple manœuvre, le dispositif de l'attaque : deux pelotons à pieds, après avoir caché leurs chevaux derrière les épaulements des bassins de la Râperie, aborderont l'ennemi par surprise ; ils sont placés sous le commandement de Kérillis. A très courte distance du campement ennemi, et sur l'ordre du lieutenant, ils exécuteront trois salves et attendront que le groupe à cheval, peloton Villaine, avec lequel marchera Gironde, fut intervenu par la droite, en chargeant à la lance les Boches, qui refusant de se rendre, tenteraient de s'échapper. Le peloton Ronin, à cheval, se tiendrait en réserve à la Râperie.

La marche d'approche s'effectue sans incident.

Il est une heure et demie du matin, lorsque Kérillis, partant de la Râperie, déploie ses hommes, un peloton à droite de la route, l'autre à gauche.

La distance à franchir est de 700 mètres.

Déjà, ils aperçoivent la masse noire, qui dans la nuit, représente le parc d'avions, quand la sentinelle allemande qui a vu ramper une ombre ou entendu un léger bruit anormal, lance un formidable « Werda ».

Un triple feu de salve lui répond et la couche à terre.

Dans le bivouac ennemi, les cris, les commandements se croisent.

Le camion-citerne d'essence de l'escadrille prend feu.

Les flammes montent vers le ciel et éclairent la chevauchée héroïque du peloton de Villaine, qui précédé de Gironde, sabre au clair, charge au galop, lance baissée, au cri de : « Vive la France ».

Mais, les Allemands se sont ressaisis : des voitures éclatent une fusillade nourrie à laquelle se joint bientôt le tic-tac d'une mitrailleuse.

Chevaux et cavaliers tombent avant d'avoir pu aborder le parc. Gaudin de Villaine est tué. Gironde blessé mortelle-

ment a le courage de rejoindre Kérillis : « Je suis touché, bien touché, prends le commandement » lui dit-il, et il s'écroule.

« A l'assaut », s'écrie Kérillis.

Les hommes s'élancent ; en quelques bonds, ils sont sur l'ennemi. Un corps à corps terrible s'engage.

Pareille à une torche gigantesque, la voiture embrasée illumine le second acte du drame.

Kérillis, suivi de cinq dragons, se rue sur la voiture centrale, d'où une voix impérieuse, celle du chef, hurle des ordres.

Cet Allemand, un colosse, revolver au poing, tue deux dragons. Kérillis a le bras traversé, mais abat son adversaire, d'une balle tirée en pleine poitrine.

A ce moment, un second allemand, conducteur de la voiture, un ordonnance du chef terrassait Kérillis, d'un coup de crosse dans le bas-ventre. Le dragon Cossenet veut emporter son lieutenant évanoui ; il est tué sur son corps. Un autre est plus heureux et parvient à l'enlever. Hissé sur un cheval, il eut la bonne fortune d'aborder Montigny-Lengrain, vers 3 h. 1/2 du matin, suivi de près par le maréchal des logis de Maistre et neuf dragons.

Le lieutenant fit mander le curé, par Alphonse Renault.

L'abbé Saincir se leva un peu sceptique à l'endroit de cette annonce d'un officier français blessé qui le réclamait.

Depuis huit jours, les Allemands défilaient en rangs serrés, passant à 900 mètres du village, sur la route de Vic à Villers, en direction de Paris, et les bruits d'une bataille lointaine parvenaient jusqu'ici.

Néanmoins, puisqu'il y avait un blessé à soigner, Français ou Allemand, son devoir était de se rendre à son appel ; et il y alla.

— « Monsieur le Curé, dit l'Officier, à l'aurore nous serons sans doute prisonniers ! Du moins, nous venons de faire de la bonne besogne. Voulez-vous me rendre un service, ou plutôt trois ? Me faire un pansement, prendre mes souvenirs de famille, et me transporter chez vous. »

— « Mon lieutenant, c'est un devoir pour moi d'accéder à vos désirs, et je le remplirai avec bonheur ; je pense

même pouvoir faire plus si vous-même êtes décidé à faire momentanément le sacrifice de votre uniforme»

— « Oui, si à ce prix, je puis servir encore la France ! »

— « Aidé de M. Renault, je vais réquisitionner de vieux effets civils pour vous et vos hommes ; nous enfouirons vos uniformes, vos armes, vos harnachements et cacherons vos chevaux. Mais, il faut aller vite. Dans une heure les Allemands seront ici, à votre recherche.

— « Oh ! merci. »

Quelques minutes après le curé revient avec des habits civils qu'une brave femme lui a donnés « les vêtements de mon petit soldat, a-t-elle dit, pour que Dieu le garde ! »

Le lieutenant de Kérillis et deux dragons sont métamorphosés.

Sept autres sont envoyés avec le maréchal des logis de Maistre dans une ferme où on leur procure des déguisements.

Puis Renault, le curé et les deux dragons creusent une fosse, y enfouissent les uniformes, les armes, les harnachements et recouvrent le tout de terre et de fumier. Les chevaux sont cachés au « Ravail ».

Le lieutenant vient au presbytère : ses papiers sont mis en sûreté.

Le jour se lève et on attend sans peur, sinon sans appréhension l'arrivée des Allemands.

Des avions survolent le pays à faible altitude, rasant les toits, à la recherche des survivants du peloton de dragons.

Bientôt les casques à pointe font leur apparition.

Un sergent-major saxon du 36^e R. de fusiliers de Magdebourg (1) patrouille et interroge.

L'Etat-Major de ce régiment et celui du 143^e montent au village, pendant que leurs hommes font la grand'halte entre la vallée, Orcamp et le « Fort Chabrol ».

Ah ! s'ils savaient que ces deux gars, qui la bêche sur l'épaule, au milieu de la rue, leur répondent tranquillement, et ce grand jeune homme qui avec le curé examine avec intérêt l'auto d'un général et interroge adroitement le chauffeur, détruisaient voici quelques heures leur parc

1. Ce régiment avait eu, quelques jours auparavant, un de ses drapeaux pris par les Français.

d'avions, comme leur fureur s'exercerait en terribles représailles.

La voix du canon semble se rapprocher.

Le presbytère est envahi et de Kérillis doit reprendre gîte chez Renault, où il partagera pendant deux nuits sa chambre avec des sous-officiers allemands.

Le 11 septembre, les troupes allemandes refluent vers Vic, en bon ordre : c'est la retraite qui commence.

Pour la retarder et protéger le passage de ces troupes sur la rive droite de l'Aisne, les 36^e et 143^e R. I. allemands vont prendre position entre Mortefontaine et Vaubéron. Ils arrêtent et fixent, une journée durant, sur les lisières de la forêt de Villers, notre 14^e division. Nos 75 arrosent les tirailleurs ennemis et la ferme de Pouy, mais sont terriblement pris à partie par les batteries de 150 placées au-dessous de cette ferme.

C'est la délivrance qui approche, mais pour quand ?

La journée s'achève angoissante parmi les brutes allemandes qui réquisitionnent largement avec des bons fantaisistes dont quelques-uns portent : « Gott wird bezahlen ». Dieu paiera.

Dans la soirée, avec l'aide du curé, de Kérillis fit déclouer les talons des souliers de deux dragons valides cachés dans une carrière voisine, et interposa entre les semelles une longue dépêche écrite par le prêtre sous sa dictée. Dans ce rapport étaient signalés la désignation des régiments ayant défilé par le village, la position exacte des batteries, les forces opposées aux nôtres et tous les renseignements de nature à intéresser notre commandement.

Les deux dragons, en civil, parvinrent par miracle à traverser les lignes allemandes et à rejoindre dans la matinée du 12, en forêt, les soldats français de la division Drude.

Pendant la nuit, les 36^e et 143^e R. I. allemands avaient quitté leurs positions. Protégés par un faible rideau de tirailleurs, ils avaient pris quelques heures de repos à Montigny, puis partaient en direction de Fontenoy.

Au petit jour, la fusillade éclate à l'est de Montigny.

De Kérillis et le curé vont au-devant d'une patrouille à cheval du 11^e régiment de chasseurs. De Kérillis fait connaître son identité au maréchal des logis qui la com-

mande, et le curé lui indique où ils pourront couper le chemin à quelques traînards allemands. 22 prisonniers sont faits, non sans résistance.

Et, sous un bombardement violent du village, de Kérillis, ayant repris son uniforme et son cheval, partait à la rencontre de l'Etat-Major de la 14^e D. I.

On sait quelle audacieuse et brillante carrière a rempli depuis lors dans l'aviation de bombardement à longue distance le vaillant sous-lieutenant à peine remis de ses blessures.

Devenu capitaine, décoré, honoré de plusieurs citations, il fut un des braves parmi les braves de la grande guerre.

Ses compagnons d'armes avaient été moins heureux.

Le lieutenant de Gironde, blessé à mort, fut emporté du champ de bataille par les Allemands à leur ambulance de Vivières.

Laissé presque sans soins, il mourut le soir du 10 et fut inhumé dans le parc du château de Henry Bataille, l'écrivain connu. Mais, avant d'expirer, ce preux pouvait dire :

Ma lance est brisée et mon écu percé,
Mon haubert démaillé et déchiré ;
Je vais mourir...
Mais, je me suis vendu cher. (1)

Le sous-lieutenant Paul-Marie Gaudin de Villaine fut enterré sur le lieu même du combat avec les brigadiers Créty, Porté, les dragons Joussemet, Liverneaux, Potet, Neveux, Gossenet.

Les Allemands déposèrent sur la tombe, avec le casque et le sabre du sous-lieutenant, une couronne de lierre.

Ils placèrent une croix avec l'inscription suivante, en allemand :

Ici reposent huit braves Français :
Le sous-lieutenant Paul Gaudin de Villaine
Avec sept dragons du 16^e Régiment.

Deux autres dragons qui, blessés, avaient pu se traîner

1. Chanson de Roland. — Epitaphe inscrite sur une des faces du monument.

un peu plus loin, hors du lieu du combat, furent enterrés dans le fossé de la route. (1)

Cinq dragons, dont quatre blessés, se réfugièrent à la ferme de Vaubéron. Pansés par Mme Ferté-Hubert, ils furent pris le lendemain 10 septembre, au matin, par une patrouille allemande envoyée à la recherche des survivants du peloton de dragons. Très surexcités, les Allemands, revolver au poing, menacèrent d'incendier la ferme, s'ils trouvaient des dragons valides. Leurs recherches furent vaines : caché dans une grange, le dragon valide y demeura deux jours. Avec mille ruses, on parvint, la ferme étant toujours occupée par l'ennemi, à lui procurer quelques aliments. Il fut sauvé par l'arrivée des Français, le 12 à l'aurore.

Malgré les supplications de Mme Ferté, qui s'offrait à continuer ses soins aux blessés, sous la surveillance de l'ennemi, celui-ci réquisitionna une voiture pour les faire transporter à son ambulance de Vivières.

Cette ambulance fut envahie par les Français, le 12. Majors allemands et leurs blessés furent faits prisonniers et nos dragons soignés et sauvés.

Après l'attaque du parc, les officiers non blessés, les sous-lieutenants Ronin et de Villelume prirent le commandement des débris de l'escadron et tentèrent de les ramener dans les lignes françaises.

Avec 18 hommes, dont six blessés, ils tinrent tête aux cyclistes allemands qui les poursuivaient. Bientôt ces derniers s'arrêtaient. Ronin et de Villelume, arrivés à la « Croix Blanche », au-dessus de Hautefontaine, firent halte un instant sous la halle Demory pour un premier pansement aux blessés, dont le maréchal des logis Jourdan, les dragons Museur, Petit (2), Chamaillard et Fonteneau.

Le plus gravement atteint était Chamaillard, qui avait reçu six balles.

Ces hommes ne pouvaient aller bien loin. On demanda

1. Leur corps fut retrouvé en 1916, par des territoriaux du génie, employés à la réfection du chemin.

2. C'est par erreur que le cavalier Petit a été porté parmi les morts, sur le monument et dans l'historique du 16^e D. Il est actuellement garde-chasse à Mortefontaine, chez M. Emile Ferté.

pour eux l'hospitalité à Mme Desmarest, dont la maison était proche. Là, ils reçurent immédiatement les soins les plus dévoués. Prisonniers au lever du jour, ils ne furent épargnés par l'ennemi que grâce à l'éloquente et patriotique intervention de M. Salembien, juge de paix d'Attichy. Soignés par un major allemand, en cette maison, ils furent délivrés par nos troupes, le 12 au matin. Le major et son ordonnance restèrent entre nos mains.

Une fois leurs blessés en sûreté, les sous-lieutenants Ronin et de Villelume se réfugient à la ferme de M. Demory. Au lever du jour, la sentinelle qu'ils ont placée à la porte voit s'avancer des hulans, crie « Aux armes » et se cache dans un tombereau.

Ronin et de Villelume rassemblent leurs hommes, et partent au galop, à la barbe des Allemands, par une porte secondaire, salués par une salve des Mausers.

Sans perdre son sang-froid, et tandis que les hulans fouillent la ferme, un domestique jette quelques bottes de paille dans le tombereau au fond duquel est couchée la sentinelle française attelle un cheval, conduit le véhicule dans une carrière voisine qui sert de bergerie et aide le dragon à se cacher. Quelques heures après, habillé d'un vêtement civil, notre dragon rentre à la ferme comme un brave ouvrier !

Partis sous une grêle de balles, les deux officiers tentent de gagner Crépy en traversant les lignes ennemies.

Près de Morienvil, ils sont fusillés par les Allemands. Ils obliquent à l'ouest : nouvelle fusillade à Brassoir. Ils se réfugient à Retheuil : leurs chevaux épuisés meurent de fatigue.

Mais un groupe nombreux de cavaliers ennemis les ont aperçus et tentent de les encercler. Sabre haut ou lances baissées, nos dragons se frayent un passage. Ils regagnent Haute-fontaine. Le village est occupé par les hulans. Ils remontent vers Chelles : la route est barrée. Parvenus par un détour à Saint-Etienne, les deux officiers s'arrêtent. Ils ont la douleur de constater leur impuissance à rejoindre notre armée.

A regret, ils se décident à cacher les chevaux dans une petite ferme et dispersent leurs hommes dans le village. Les habitants leur affirment que le pays est peu fréquenté et que les Allemands semblent redescendre vers l'Aisne. Une lueur

d'espérance brille au fond de leur âme. Si la défaite allemande s'accroît, c'est la délivrance et de nouvelles chevauchées. La mort ne leur fait pas peur; ils l'ont bravée vingt fois depuis deux jours. Mais la captivité leur est odieuse et, pour l'éviter, les deux officiers se cachent dans une carrière souterraine située à cent mètres du village. Peu profonde, à peine dissimulée, proche de la route principale, elle n'est pas une retraite sûre. A la grâce de Dieu ! le temps presse et ils n'ont pas le choix. Leur fatigue est si grande qu'ils s'endorment bientôt sur une botte de paille. Le lendemain matin, 11 septembre, ils sont réveillés par le roulement d'un convoi d'artillerie ennemie qui bat en retraite. La colonne s'arrête pour laisser souffler les chevaux; les hommes mettent pied à terre. Un artilleur descend vers la grotte qu'il prend sans doute pour une cave. Il essaie d'ouvrir la porte. Les deux officiers, retenant leur respiration, se sont arc-boutés derrière.

Les minutes leur semblent des siècles. Devant l'inutilité de ses efforts, l'allemand va-t-il remonter vers la colonne ? Non, puisqu'elle est fermée, c'est qu'elle renferme quelque chose qui doit avoir son prix. Pour ouvrir plus facilement, il veut savoir par quels moyens elle est maintenue à l'intérieur. Une ouverture formant lucarne domine la porte. L'artilleur se soulève par une traction sur les bras et... dégringole aussitôt : il a aperçu les officiers. Au pas de course, il regagne la colonne, explique sa découverte. Aussitôt, grand brouhaha parmi les Allemands.

Ronin et de Villelume, sans perdre un instant, calent la porte avec un madrier, montent dessus et attendent, revolver au poing. L'idée d'être fait prisonniers par un ennemi en retraite révolte leur vaillance. Ils brûleront jusqu'à leur dernière cartouche.

Un officier allemand s'avance avec quelques hommes. La porte cède sous leur poussée. De Villelume se dresse devant le chef et le tue d'une balle en pleine poitrine. Les artilleurs se sauvent, abandonnant le cadavre de leur officier.

La porte est refermée et ils attendent. Un sous-officier surgit avec quelques hommes. Ronin le tue à bout portant. Deux artilleurs tombent encore sur le corps de leur chef. Les allemands se retirent et, à distance, criblent la porte de balles.

Une demi-heure s'écoule; et voici qu'apparaissent, rideau

vivant protégeant les Allemands, quatre civils (deux vieillards, un boiteux et une femme). Les soldats les poussent brutalement devant eux. Ces malheureux otages annoncent à nos officiers que s'ils ne se rendent pas, les Allemands vont les fusiller. Flairant un piège, et ne pouvant croire à ce lâche assassinat de gens innocents, Ronin et son compagnon répondent qu'ils se défendront jusqu'au bout. Les pauvres parlementaires se retirent pour revenir presque aussitôt. Il en manque un.

« Rendez-vous, s'écrient-ils au milieu de sanglots; pitié pour notre ami qui va être fusillé; pitié aussi pour nous qui subirons le même sort! — si vous résistez. »

Les deux officiers se concertent. Sortir ou rester, c'est la mort!

Sortir, c'est la mort immédiate au grand jour, devant toute cette colonne affolée.

Rester, c'est gagner quelques minutes, mais perdre des innocents.

Ils sortiront donc sans peur, la tête haute.

Le devoir est clair, net, impérieux.

Une seconde ils s'étreignent, et les voilà prêts pour le sacrifice suprême.

Ils sortent... On ne tire pas.

150 artilleurs, pieds à terre, rangés des deux côtés de la route, épaulent leur carabine. Un officier s'avance, revolver au poing.

— « Où sont vos hommes? Faites-les sortir! »

Il a cru que les deux officiers venaient en parlementaires.

— « Nous sommes seuls! »

Dans la surprise que lui cause cette réponse, l'Allemand laisse percer son admiration. Il fait vérifier, puis, brutalement, sentant ces héros sans défense :

— « Vous avez attaqué une colonne allemande au repos, dans un pays occupé, vous allez être fusillés! »

Une escorte conduit Ronin et de Villelumé à Saint-Etienne, où la ferme qui abritait les chevaux du débris de l'escadron, incendiée par les Allemands, achevait de se consumer.

Traduits devant le général allemand qui commande l'artillerie, celui-ci refuse de les juger. Il les fait diriger sur le quartier général, à Soissons, qui statuera sur leur sort.

Le 12, des hommes en armes entrent dans la chambre occupée par les deux prisonniers. Un sergent porte un ordre écrit. Est-ce la sentence de mort ? Non, c'est le chemin de la captivité qui s'ouvre.

Ronin ne revint en France qu'après l'armistice.

Quant à de Villelume, après deux années de détention, il parvint à s'échapper d'Allemagne et, après une odyssee digne de son courage, gagna la France. Dès son retour, il demanda à retourner au front et servit dans l'aviation.

Une seule joie avait adouci leur captivité ; une citation à l'ordre de l'armée. Leurs geôliers eurent l'humanité de laisser parvenir jusqu'à eux cette nouvelle.

Saluons avec respect la mémoire de tous ces braves du 2^e escadron du 16^e dragons dont la chevauchée héroïque semble tenir de la légende.

Si

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie,
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie

encore faut-il que, pour échauffer sa piété, la foule ait en mains le glorieux martyrologe. Et cela en est une page. Une page écrite à la gloire des morts, comme aussi à celle des vaillants qui, sans cueillir la palme, ont partagé l'héroïque martyre.

Il est bon que notre admiration émue marque, fixe les souvenirs, les résume sur place, dans un monument qui défie l'oubli et le temps.

Aussi, le 10 septembre 1924, une croix imposante étendait ses bras de granit sur ce champ, où dix ans auparavant, lances baissées ou sabres au clair, en pleine nuit, se ruaient à l'assaut des oiseaux de guerre (taube), quelques braves enfants de France.

Après la bénédiction de la croix, M. Cochin, colonel, commandant le 16^e régiment de dragons, au début de la guerre, remercia les généreux souscripteurs (1) et commenta

1. Famille de Gironde, Colonel de St-Didier, Général de Tavernost, Lieutenant-Colonel des Villars, Parisot, des anciens du 16^e. Le Capitaine de Galard fut le promoteur du projet et veilla à son exécution.

en soldat et en chrétien, les inscriptions gravées dans les quatre faces du socle.

Qu'il me soit permis, après lui, de déposer aux pieds de la Croix de Pouy, cette modeste couronne de lauriers, moissonnés par le 2^e escadron du 16^e régiment de dragons, que pieusement j'ai essayé de tresser.

IN MEMORIAM !

J. SAINCER.
